

*De l'autre Côté
de la Porte de Fée*

Sylvie V. Constantin



Sylvie Vickie Constantin

De l'autre côté
de la porte de fée

© Sylvie Vickie Constantin, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1136-6

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille Colleen...

Prologue

Les rapports humains ont de tous temps été emprunts de ruses, de perfidies, d'avidité, quand ça n'est pas de corruption ! Désespérant !!

Et si parallèlement existait une autre dimension où vivraient des êtres ayant des modes de vie complètement opposés, un monde ignoré et caché à nous autres, pauvres humains aveugles ? Un univers où les rapports entre ces êtres seraient pleins d'empathie, d'honnêteté, de confiance, un espace où la seule pensée de froisser son prochain, de l'offusquer ou le vexer serait inconcevable, inimaginable, un monde où les notions de trahison, de vol ou de mensonge seraient tout bonnement inconnues des peuples qui les habitent ?

I

Elianore découvre le monde des humains

— Ça y est ! Nous y sommes ! Referme bien la porte derrière toi ! Hey !
Elianore !

Subjugée par tout ce qui l'entourait Elianore n'entendait plus la voix de Lonorine. Sa main droite était restée figée sur la poignée de la porte grande ouverte. L'instant d'étonnement passé elle s'avança timidement de quelques pas et referma soigneusement la porte derrière elle. Elle sentit sous ses pieds le revêtement moelleux d'une épaisse mousse humide qui avait envahi les dalles de pierres d'une petite allée, bordée de chaque côté d'helxine communément appelée « larmes d'ange ». Les feuilles de cette plante qui d'ordinaire ne dépassent pas deux à trois millimètres avaient, ici, la taille de feuilles de rhubarbe. Au second plan, des campanules géantes agitaient leurs clochettes mauves au gré du vent. Un peu plus loin, un petit banc de fer et de bois finement sculpté trônait dans ce drôle de jardin où les pots de fleurs avaient plus d'un mètre de haut et contenaient des plantes gigantesques. Elianore tournait doucement sur elle-même.

Tout autour de ce jardin une forêt de tiges de fleurs, presque aussi grosses que des troncs d'arbres, s'élançait vers un ciel voilé par des lumières artificielles. Une canopée de marguerites et de cosmos oscillait au-dessus de sa tête, portée par la brise légère du soir. Elle s'arrêta face à la maison qu'elle venait de quitter. À sa grande surprise la porte qu'elle venait de franchir n'était pas adossée à une maison, mais à un gigantesque tronc de lierre blanc qui courait le long d'un mur semblant ne jamais finir.

Elianore, toujours en extase devant toutes ces choses nouvelles qui l'entouraient, fit soudain volte-face. Le sol s'était mis à trembler sous ses pieds. Des bruits de centaines de pas se rapprochaient à grande vitesse. Elle sentit une main prendre la sienne et la tirer vers le ciel à vive allure. Instinctivement elle

déploya ses ailes pour suivre Lonorine qui s'était précipitée sur elle juste à temps pour éviter un mille-pattes géant qui lui fonçait droit dessus. Les deux petites fées s'envolèrent main dans la main et allèrent se percher au-dessus de la boîte aux lettres du jardin sur laquelle on pouvait lire le nom de : « Victoria O'Hara ».

— Je n'arrive pas à croire que je suis ici ! Depuis le temps que j'entends parler du monde des humains !

Lonorine regardait Elianore d'un œil réprobateur. Le matin même au conseil des fées-mages elle s'était opposée à ce qu'Elianore l'accompagne, mais la décision du conseil avait été unanime.

Lonorine était une fée dans la fleur de l'âge. Elle venait tout juste de fêter ses 950 ans. D'un tempérament volontaire, elle avait étudié depuis son plus jeune âge le monde des humains ainsi que leurs mœurs. Aventurière dans l'âme, elle avait très vite mis en pratique tout ce qu'elle avait pu apprendre dans les livres de la grande bibliothèque. Les grosses boucles de ses cheveux roux foncés qui descendaient en cascade sur ses épaules faisaient ressortir le vert émeraude de ses grands yeux en forme d'amande. Elianore, elle, était une toute jeune fée qui n'avait pas encore atteint son 500ème anniversaire. Elle avait un visage mutin encadré par de longs cheveux d'un noir de jais qui couvraient sa chute de reins. Ses yeux bleus reflétaient la jeunesse et l'insouciance. Elles portaient toutes les deux des robes de soie à la mode des fées, avec le haut très décolleté et le bas en corolle suggérant la forme de pétales de fleurs. Tandis que Lonorine avait opté pour une robe de couleur verte avec une ceinture marron pour se fondre dans la nature, Elianore avait préféré se vêtir tout de rouge. Ce qui n'était pas sans agacer son aînée. Un bruit d'abolement perça le silence, un gros chien de race berger allemand noir-et-feu arriva en courant près de la boîte aux lettres.

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

D'un bon Elianore sauta sur ses pieds, prête à prendre son envol, lorsque Lonorine la retint par la main.

— Rassieds-toi ! Tu ne risques rien. Ce n'est que Cheyenne, le chien de Victoria.

Elianore n'avait encore jamais vu de chien de sa vie, ni de chat, ni aucun autre félin ou rapace d'ailleurs. Il n'existait pas d'êtres carnivores dans le monde des fées. Les aboiements du chien s'étaient transformés en jappements. Cheyenne approcha son museau tout près de Lonorine qui lui caressa la truffe. Elianore s'était rapprochée de cette curieuse masse de poils, encouragée par sa compagne qui s'était envolée près de la grosse tête du chien et lui grattouillait maintenant le dessous de l'oreille droite des deux mains.

— Les chiens adorent qu'on les caresse à cet endroit.

La téméraire Elianore se dirigea vers l'oreille gauche du chien pour imiter son aînée.

— Il a les poils aussi doux que les lapins du grand-père Mermozus.

— Je te l'ai dit cent fois. Les lapins n'appartiennent à personne. Ce n'est pas parce que Mermozus laisse tout le temps un tas de carottes dans son jardin pour les lapins que ceux qui viennent les manger lui appartiennent !

— Oui ! Eh bien moi je les appelle les lapins de grand-père Mermozus !

Lonorine soupira en levant les yeux au ciel. Cheyenne tourna précipitamment la tête vers le fond du jardin. La porte de la maison venait de s'ouvrir et une femme d'âge mûr venait de sortir sur le perron. Elle traversa le petit jardin qui séparait la maison de la rue et avançait d'une démarche élégante vers le petit portillon en bois. Ses cheveux étaient relevés en chignon bouclé. De jolies mèches en spirale s'en échappaient et masquaient ses oreilles. Elianore qui voyait se rapprocher d'elle cette gigantesque femme eut un mouvement de recul et se cacha derrière la boîte aux lettres. Lonorine était restée près du chien.

— N’aie pas peur ! Elle ne peut pas nous voir. Nous sommes invisibles aux yeux des humains.

— Invisibles ? Comment ça invisibles ? Pourquoi ?

— Tu poses beaucoup trop de questions ! Suis-moi !

Elianore resta perplexe.

— J'aurais pourtant juré qu'elle me regardait !

Victoria s'était accroupie à la hauteur de son chien et avait pris sa grosse tête entre ses deux mains. Ses doigts s'étaient posés là où, quelques minutes plus tôt, les fées lui avaient caressé le dessous des oreilles.

— Que se passe-t-il mon chien ? Tu as entendu quelqu'un ?

Un regard de chaque côté de la petite rue calme à cette heure tardive de la nuit suffit à rassurer Victoria qui agrippa Cheyenne par son collier et le ramena jusqu'à la maison. Lonorine attrapa la main d'Elianore et l'entraîna à tire-d'aile à travers les petites rues étroites de Galway. Elles survolèrent le Corrib au raz de l'eau, prirent un peu d'altitude pour passer au-dessus de la vieille ville, s'approchèrent des pubs d'où émanaient des effluves de whisky et de bières, et se posèrent sur les rebords d'une gouttière de toit pour écouter les divers groupes de musique qui jouaient çà et là dans les rues piétonnes. Les derniers badauds rentrés chez eux, les deux fées trouvèrent un endroit confortable tout en haut d'un arbre pour passer deux ou trois heures à dormir avant le petit matin. La température était plutôt douce en cette fin de printemps et Lonorine ne mit pas très longtemps à s'endormir sur un lit de jeunes feuilles préalablement cueillies. Elianore, quant à elle, n'arrivait pas à fermer l'œil. Elle venait de découvrir un monde qu'elle n'avait jamais soupçonné jusqu'à ce jour. Bien sûr, comme toutes les fées, elle avait entendu parler du monde des humains, mais elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait ressembler à ça. Elle avait encore dans la tête cette

musique qui sortait d'instruments étranges jamais vus auparavant. Tous ces gens qui ne peuvent pas voler et doivent se déplacer en marchant, en s'enfermant dans ces drôles de charrettes de toutes les couleurs qui roulent toutes seules, ou encore en se servant de ces choses bizarres à deux roues qu'ils appellent « bicyclettes ». Elle avait remarqué ces petits objets rectangulaires et plats que pratiquement tous les humains avaient dans la main. Lonorine lui avait expliqué qu'il s'agissait de « téléphones ». Qu'on pouvait s'en servir pour communiquer avec d'autres personnes au loin, prendre des photos, écouter de la musique... Quelle drôle de façon de vivre ! Les humains semblaient toujours pressés d'aller quelque part, avaient l'air de peu se soucier de ce qui les entourait. Eliaore les jugeait individualistes. Elle était encore dans ses pensées lorsque les premières lueurs de l'aube pointèrent à l'horizon.

Lonorine se réveilla. Elle mit quelques secondes à se rappeler où elle se trouvait. Elle regarda Eliaore qui la fixait avec ses grands yeux bleus avides d'aventure.

— Dépêche-toi Lonorine ! C'est le matin, allons-y !

— Les humains ne se lèvent pas à l'aurore Eliaore. Nous avons encore le temps. Le Cabinet de détective n'ouvrira pas avant trois bonnes heures. Nous avons le temps de trouver un endroit discret pour nous transformer.

Les yeux d'Eliaore brillaient d'excitation. Elle allait se transformer en humaine. Elle ne remerciait jamais assez le Grand-Mage de l'avoir désignée pour accompagner Lonorine. Les deux fées prirent de nouveau leur envol et se dirigèrent vers une petite venelle discrète. Aucune fenêtre ne donnait sur elle. Des fûts de bière vides étaient entreposés près de la porte de service du pub qui s'ouvrait sur cette petite ruelle. Eliaore et Lonorine se posèrent sur le sol pavé. Lonorine défit le petit sac qu'elle portait en bandoulière et en sortit deux ensembles chemisiers et pantalons, plutôt habillés.

— Rétracte tes ailes et enfile vite ces vêtements ! Nous passerons plus inaperçues qu'avec nos robes bustiers.